LEANNE BETASAMOSAKE SIMPSON

CARTOGRAPHIE DE L'AMOUR DÉCOLONIAL

TRADUCTION DE NATASHA KANAPÉ FONTAINE ET D'ARIANNE DES ROCHERS

RÉCIT

MÉMOIRE D'ENCRIER

cartographie
de l'amour décolonial

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière
du Gouvernement du Canada
par l'entremise du Conseil des Arts du Canada,
du Fonds du livre du Canada
et du Gouvernement du Québec
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier reconnaît également l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre, initiative de la Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018 : éducation, immigration, communautés, pour ses activités de traduction.

Mémoire d'encrier est diffusée et distribuée par :
Diffusion Gallimard : Canada
DG Diffusion : Europe
Communication Plus : Haïti

Dépôt légal : 3e trimestre 2018
© 2018 Éditions Mémoire d'encrier inc. pour l'édition française
© Copyright 2013, Leanne Betasamosake Simpson
Édition originale : *Islands of Decolonial Love*, ARP Books
(Arbeiter Ring Publishing Inc., Winnipeg)
Tous droits réservés

ISBN 978-2-89712-565-3 (Papier)
ISBN 978-2-89712-567-7 (PDF)
ISBN 978-2-89712-566-0 (ePub)
PS8637.I486I7514 2018 C813'.6 C2018-941597-5
PS9637.I486I7514 2018

Mise en page : Virginie Turcotte
Couverture : Étienne Bienvenu

MÉMOIRE D'ENCRIER

1260, rue Bélanger, bur. 201 • Montréal • Québec • H2S 1H9
Tél. : 514 989 1491
info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

leanne betasamosake simpson

cartographie de l'amour décolonial

MÉMOIRE D'ENCRIER

indinawemaaganidog / toutes mes relations

je suis sur le quai à cap saint-louis en train de réfléchir quand quelqu'un arrive à ma hauteur. il faut savoir que je me fais un devoir de ne jamais parler à personne sauf si c'est absolument nécessaire, oui je suis de mauvaise foi et abîmée et oui ça me bloque certaines possibilités, mais malgré tout certains individus sournois parviennent parfois à pénétrer mon périmètre auditif. tout finit toujours par s'arranger. à peu près.

donc étienne arrive à ma hauteur et me dit allô et bien sûr qu'il sait que je ne suis pas censée être là alors je me méfie de ce qu'il veut. je lui dis que je veux voir la colonie de phoques même si ce n'est pas ce que je veux ni ce que je cherche. sans hésiter il me dit qu'il m'y amène. je lui demande combien ça coûte. il me répond gratuit.

d'accord.

rien n'est jamais gratuit. les meilleurs plaisirs de la vie sont gratuits. tout ce qui est gratuit vaut le prix que vous l'avez payé.

on marche jusqu'au bout du quai et il me tend la main pour m'aider à descendre sur le pont du bateau. évidemment je refuse et m'appuie sur une pile de boîtes de plastique brisées comme

une grande parce qu'il faut mettre certaines choses au clair dès le départ et voilà l'une d'entre elles.

il démarre le moteur et je suis à l'arrière avec l'équipement alors on ne peut pas parler. il fait soleil et il vente et c'est parfait et pendant qu'on s'éloigne du rivage je pense à dexter et m'imagine tous les scénarios possibles. il interrompt mes pensées en m'offrant une coors light thé glacé et j'en prends une sous l'impulsion du moment même s'il est seulement dix heures et demie du matin et que la coors light c'est toujours dégueulasse. tout à coup on est à un mille du rivage dans l'atlantique.

on passe près d'un kayakiste et kumbaya joue dans ma tête et je me lève dans le bateau et le salue comme une femme enjouée pour qu'il se souvienne de moi quand la police l'interrogera.

on est à quelques minutes des phoques, regroupés sur un banc de sable d'où ils peuvent attraper les poissons qui montent vers la rivière avec la marée haute. on s'approche et ils se ruent dans la mer, ça me rappelle les chiens et les moutons et les bisons et étienne me demande si je veux aller plus loin.

sous la même impulsion que pour la coors light, je dis oui et il dit qu'il connaît un endroit où il y a un banc de maquereaux et où on pourrait pêcher, parce que hier au soir il y était et qu'il en a attrapé une tonne juste en les taquinant. je décide qu'il est mi'kmaq parce qu'il pourrait l'être, et même si ça ne veut probablement rien dire ça me rend un peu moins nerveuse.

en route vers le maquereau, étienne me raconte comment le fédéral a évincé sa famille du parc et a payé ses parents trois cent cinquante piastres pour leur terre en 1968 avant de raser la maison au bulldozer. je lui dis que je comprends comment il se sent mais je ne pense pas qu'il me croit parce qu'il pense que je viens de toronto et que je suis riche et de mauvaise foi

et snob parce que c'est ce que les gens pensent quand tu dis le mot « ontario ».

étienne sort les lignes et deux minutes plus tard on sait qu'on a trouvé le banc de maquereaux parce qu'on en pêche à la pelletée. il m'observe saisir l'hameçon et lancer les poissons dans la chaudière ; ça le surprend. il fait soleil et il vente et c'est parfait et les bras de la journée sont grand ouverts et personne n'est attendu nulle part. j'aperçois un fou de bassan et j'aime vraiment les fous de bassan parce qu'ils peuvent se déboîter les ailes avant de plonger dans la mer pour attraper un poisson. imagine, se déboîter une partie du corps ! attiré par l'odeur du sang de poisson le fou de bassan nage jusqu'à nous et étienne lui tend un poisson et dit « cet oiseau fait partie de ma famille, tout ça, les poissons, les phoques, l'eau – c'est ma famille » ; ça me surprend.

nos yeux se rencontrent parce qu'il a toute mon attention maintenant. je me rends jusqu'à lui et le serre dans mes bras et il est le genre à pouvoir serrer et être serré pour de vrai et moi je ne suis pas de ce genre-là, quand quelqu'un me touche mon système d'alarme se déclenche et je fige sur place et me referme complètement. cette fois-ci c'est différent. je décide de l'embrasser et c'est parfait et simple et on s'embrasse longtemps et sans maladresse mais le moment a un début clairement défini et une fin clairement définie. puis il ramène le bateau au rivage pendant que je dépèce le poisson à l'arrière avec son couteau épouvantablement affûté, offrant les retailles aux goélands et aux fous de bassan. il me laisse sur le quai. on se dit merci. on se dit au revoir et je me concentre sur chacun de mes pas, au lieu de regarder derrière.

elle l'a caché dans ses os

je suis étendue de tout mon long sur la glace du chemung. le vent coule sur mon corps comme la pluie qui tombe, emportant avec lui les pièces auxquelles je ne peux m'accrocher.

> *il me dit qu'il veut mourir très lentement pour ne rien manquer. je lui dis que je ne suis pas aussi courageuse, je veux tout manquer.*

le vent de glace chante une seule note, suspendue et sans parole, sans jamais reprendre son souffle ; une intensité bienveillante.

> *il me parle de se dissocier lentement – un recul méthodique jusqu'au fin fond du décor. dans un tout autre souffle, il me parle de se battre corps et âme jusqu'à la fin.*

une bouillie de neige fondante cicatrise le trou dans la glace et la ligne commence à figer. je garde le vent du dedans et le souffle du dehors à la même température.

il interprète les signes et prédit ce qui sera demain. je fais l'inventaire des questions passées sous silence, me demande laquelle renferme le plus de regrets.

il démarre le camion et me dit de monter. je lui dis « je rentre à pied ». il hoche la tête, ferme la portière et rejoint la terre ferme, où il s'arrête et attend jusqu'à ce que je me retourne vers la rive.